



DU MONDE

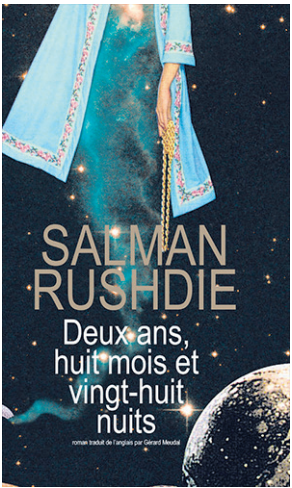
Le sourire du conteur

Deux ans, huit mois et vingt-huit nuits de Salman Rushdie

Traduit de l'anglais par Gérard Meudal, Actes Sud, Arles, 2016, 313 pages, 23 euros.

S'IL EST VRAI que, de tout temps, les humains ont été fascinés par les djinns, «êtres de feu sans fumée», et par les djinnias, «faites de fumée sans feu», force est de constater qu’ils n’en connaissent pas grand-chose, un peu comme ces dormeurs brutalement réveillés au milieu d’un rêve dont ils ne parviennent quasiment plus à se souvenir. Mais il advient parfois qu’un conteur, ou peut-être bien une conteuse, s’empare de ces fragments épars et les remette, temporairement, dans l’ordre... Ce que fait magistralement Salman Rushdie dans son dernier roman, *Deux ans, huit mois et vingt-huit nuits*, soit bien sûr mille et une nuits, c’est-à-dire le temps que durèrent selon l’histoire ici déroulée les événements connus sous les noms de «guerre des mondes» ou de «période d’Étrangereté». Car les djinns, querelleurs, toniques, pripiques, amoraux, n’aiment rien tant que quitter leur magique Péristan pour se mêler à notre bas monde, dont l’extravagance les fascine.

C’est ainsi qu’une des plus grandes djinnias, princesse de la foudre venue sur terre au XII^e siècle, s’est éprise d’un prestigieux philosophe, Ibn Rushd (alias Averroès, philosophe de langue arabe... ou avatar de l’auteur), alors en disgrâce. Elle lui a donné une nombreuse descendance, les Duniazats, tous intrinsèquement djinns, dépourvus de lobes aux oreilles mais pourvus d’immenses pouvoirs sans qu’ils le sachent vraiment... De telles histoires d’amour sont toutefois brèves, tant la distance est grande entre un simple mortel et une



quasi-immortelle. Et Ibn Rushd, rentré en faveur, s’est peu à peu éloigné de celle qu’il connaît sous le nom de Dunia, qui veut dire «monde» «parce qu’un monde s’écoulera de moi», comme elle le lui a précisé lors de leur rencontre. Il l’abandonne, ainsi que leurs enfants, sans s’être jamais douté de leur nature véritable. Il est vrai qu’il est alors en pleine polémique avec les héritiers de Ghazali, un religieux qui prêche l’asservissement des esprits et le mépris de l’amour.

Or cette polémique va se poursuivre jusqu’à notre siècle, qui vécut, durant deux ans, huit

mois et vingt-huit nuits, une quasi-apocalypse mêlant irrationalité, corruption, fanatismes multiples, bref, une véritable guerre entre les tenants, parmi les djinns comme parmi les humains, de Ghazali et ceux d’Ibn Rushd. Et c’est à cette époque que M. Geronimo, jardinier-paysagiste du splendide domaine de La Incoerenza appartenant à une nihiliste chronique surnommée Madame la Philosophie, s’aperçoit qu’il flotte – oh ! très légèrement – ; que le jeune Jimmy Kapoor, auteur plus ou moins raté de comics, voit apparaître son super-héros en chair et en os ; qu’Oliver Oldcastle, compositeur de musique, développe son étonnante théorie, «*Dieu est une création de l’homme, alors aucun bienfait ne demeure impuni...*». Les lois qui semblaient régir le monde se dissolvent et laissent la place à d’innombrables règles, contradictoires, grotesques, comme si, d’un coup de baguette magique, la fameuse raison humaine s’était éclipsée. L’histoire qu’écrit Rushdie, sur un ton mi-moqueur mi-rageur mais toujours bienveillant, pourrait n’être qu’une parabole ; mais ce qu’il décrit résonne avec notre commune réalité. Les situations et les personnages sont en phase avec la perception que nous en avons à travers les médias, mais aussi la fiction qui en naît. Sans oublier les rêves qui en surgissent, évidemment.

ARNAUD DE MONTJOYE.

SOCIÉTÉ

À l’intersection des dominations

FAISANT le point sur les recherches théoriques et empiriques les plus avancées à travers vingt-trois contributions, l’ouvrage dirigé par Nadya Araujo Guimarães, Margaret Maruani et Bila Sorj (1) constitue une précieuse référence sur la problématique complexe des liens entre genre, classe et race autour de la question du travail. S’appuyant sur ces trois registres dans deux pays aussi éloignés que le Brésil et la France, et démontant les mécanismes de la construction sociale des inégalités au-delà des différences historiques, cet essai révèle des constantes dans la fabrication des discriminations. Les auteurs fourbissent leurs concepts à travers le dédale de leurs causes enchevêtrées. Ainsi, Danièle Kergoat insiste sur la dynamique constitutive des rapports sociaux de pouvoir et de domination dans une conception

matérialiste des oppressions. Elle avance alors le concept de «*consubstantialité*» : «*La classe tout à la fois crée et divise le genre et la race*», écrit-elle ; ou, dit autrement : «*Le genre crée et divise la classe et la race*», et «*la race crée et divise le genre et la classe*». Ainsi, le fait d’être une femme joue un rôle déterminant dans sa place au sein du système de production – les femmes sont majoritaires dans les tâches de domesticité, par exemple. De son côté, Antonio Sérgio Alfredo Guimarães s’attache plus particulièrement au croisement qui s’opère entre ces catégories d’oppression et à l’analyse de leur vécu, soit l’«*intersectionnalité*» : il s’agit de «*penser ensemble les formes de subordination, de discrimination, d’exploitation et d’exercice du pouvoir afin de voir comment elles s’articulent dans la pratique sociale*».

La mise en chiffres rend flagrante l’ampleur des discriminations, même si Margaret Maruani et Monique Meron démontrent que les statistiques peuvent relayer l’idéologie dominante. Rachel Silvera décrit la situation en France : selon la moyenne nationale, les femmes gagnent 27 % de moins que les hommes, tous emplois confondus. Au Brésil, malgré leur niveau scolaire plus élevé, elles souffrent d’un taux de chômage supérieur à celui des hommes et perçoivent toujours moins qu’eux, selon les travaux d’Ana Carolina Cordilha et Gabriela Freitas da Cruz : 28 % de moins dans le secteur formel et 33 % dans le secteur informel.

Du côté du travail domestique, pas de réelle transformation : il reste majoritairement le lot des femmes. Pour le Brésil, société capitaliste patriarcale au passé esclavagiste, Lais Abramo et Maria Elena Valenzuela montrent que l’insertion des femmes sur le marché du travail s’est accrue sans que la responsabilité des tâches domestiques ait été renégociée. Cela n’est pas très éloigné de ce qui se passe en France, où, selon Monique Meron, les femmes en effectuent près des deux tiers. Très féminisée et emblématique, la prise en charge des personnes dépendantes, le *care* (soin), comme on l’appelle souvent, fait l’objet de plusieurs contributions. Marc Bessin pose la nécessité de la «*politiser*», de la sortir de la sphère du privé, tandis qu’Helena Hirata retrouve le lien direct entre genre, classe et race en analysant les migrations : en région parisienne, 90 % des travailleurs du *care* sont des immigrés ou issus d’immigrés en provenance des pays du Sud.

Les Femmes dans le monde académique (2) rassemble une sélection de contributions au colloque transdisciplinaire du même nom qui s’est tenu à Paris en 2015, et dont l’objectif était de mettre les instances et personnels universitaires face à l’importance des inégalités de carrière dans ces milieux. Un objectif qui n’a rien d’évident dans un monde «*où la croyance dans la neutralité et l’objectivité des critères de l’excellence censés fonder les carrières est particulièrement vivace*», comme le note Catherine Marry. On y voit les multiples facettes et naturalisations des discriminations de genre. Une mine de renseignements.

DANIÈLE LINHART.

(1) Nadya Araujo Guimarães, Margaret Maruani et Bila Sorj (sous la dir. de), *Genre, race, classe. Travailler en France et au Brésil*, L’Harmattan, Paris, 2016, 360 pages, 37 euros.

(2) Rebecca Rogers et Pascale Molinier (sous la dir. de), *Les Femmes dans le monde académique. Perspectives comparatives*, Presses universitaires de Rennes, 2016, 228 pages, 18 euros.

ÉCONOMIE

DE QUOI TOTAL EST-ELLE LA SOMME ? Multinationales et perversion du droit. – Alain Deneault

Rue de l’Échiquier, coll. «*Diagonales*», Paris, 2017, 512 pages, 23,90 euros.

Total est la somme, aujourd’hui privatisée, des deux géants pétroliers français : la Compagnie française des pétroles (CFP), créée en 1924 pour sortir le secteur de la dépendance américaine, et l’Union générale des pétroles, créée par le général de Gaulle en 1958, qui deviendra la société Elf. Le passif de Total cumule les méfaits de ces deux entités : corruption et diplomatie parallèle en Afrique, rétrocommissions pour financer les partis politiques, collaboration avec les régimes racistes d’Afrique du Sud et de Rhodésie, travail forcé en Birmanie, désastres écologiques... Le philosophe québécois Alain Deneault livre une synthèse documentée des agissements de la multinationale française. Il éclaire la puissance des entreprises de ce type, capables d’imposer leur loi aux États, tout en affirmant «*ne pas faire de politique*». Organisant sa propre impunité, la société aux neuf cents filiales peut ensuite affirmer : «*La mission de Total n’est pas de restaurer la démocratie dans le monde. Ce n’est pas notre métier.*»

AURÉLIEN BERNIER

L’ÉCONOMIE POLITIQUE DU XXI^e SIÈCLE. De la valeur-capital à la valeur-travail. – François Morin

Lux, Montréal, 2017, 305 pages, 22 euros.

Passant en revue les grandes oppositions autour de quatre concepts économiques fondamentaux – la valeur, le travail, le capital et la monnaie –, François Morin, en se référant à John Maynard Keynes et à Karl Marx, propose une refondation du travail, de la monnaie et de la démocratie. La valeur-travail pourrait offrir selon lui son fondement à l’économie. L’opération impliquerait de limiter le pouvoir de la valeur-capital (en renforçant le droit de la concurrence et le contrôle des mouvements de capitaux), mais aussi de réformer la gouvernance des entreprises sur le modèle de l’économie sociale et solidaire. La monnaie passerait de son statut de bien privé géré par un oligopole bancaire à celui de bien commun géré par les États au niveau international. Chaque citoyen pourrait valoriser son travail grâce à un droit à la formation, et les investissements seraient choisis pour leur utilité collective.

SYLVAIN LEDER

SCIENCES

LA LITTÉRATURE AU LABORATOIRE. – Sous la direction de Franco Moretti

Ithaque, coll. «*Theoria Incognita*», Paris, 2016, 280 pages, 26 euros.

Le Stanford Literary Lab a pour objectif de développer les humanités numériques, plus précisément l’exploration de corpus littéraires assistée par ordinateur. Il s’agit pour ses membres de retranscrire sous forme d’algorithmes le fonctionnement de la critique littéraire afin d’explorer automatiquement le roman et le théâtre européens, «*un corpus de textes trop immense pour être embrassé par un seul savant, aussi érudit fût-il*». Faisant feu de toutes sciences, le Stanford Literary Lab emprunte «*l’analyse en composantes principales à la génétique, la théorie des réseaux aux mathématiques et à la physique, et le concept d’entropie aux théories de l’information*». En huit chapitres, il livre quelques-uns de ses résultats de recherche, de ses méthodes et de ses échecs. Ainsi, le chercheur Holst Katsma découvre «*l’atténuation du volume sonore*» dans le roman britannique sur plusieurs décennies du XIX^e siècle. Il s’avère in fine que les algorithmes, non contents de valider les recherches menées par des êtres humains sur des corpus plus restreints, créent leurs propres hypothèses et font émerger de nouvelles interrogations. Confronté aux big data («*données de masse*»), le Lab tente de faire en sorte qu’elles «*nous ramènent aux “big questions”*».

CATHERINE DUFOUR

L’EMPRISE DES DROITS INTELLECTUELS SUR LE VIVANT. – Marie-Angèle Hermitte

Que, Versailles, 2016, 150 pages, 12,50 euros.

Spécialiste reconnue, l’auteure jette un regard rétrospectif sur l’évolution des droits intellectuels, qui consacre l’emprise du droit des brevets sur le vivant. En témoigne un arrêté de mai 2015 sur le goût doux-amer comme trait distinctif d’une variété de melon : dans le cadre de la législation européenne sur les brevets, il statue positivement sur la brevetabilité d’un gène dit «*natif*», c’est-à-dire issu de la sélection traditionnelle pratiquée par les agriculteurs. Ainsi, subrepticement, sous la pression des lobbys – notamment ceux de l’industrie de la chimie – et parfois à l’insu des pouvoirs publics nationaux, s’étend l’empire du droit des brevets. Cet état de fait suscite indignation et rejet chez ceux qui, comme les agriculteurs, peuvent s’estimer spoliés, mais aussi parmi les scientifiques impliqués dans la préservation des ressources de la biodiversité comme patrimoine commun de l’humanité. Les activistes du brevet semblent en passe de l’emporter dans un conflit dont l’issue structurera l’économie de l’innovation fondée sur les biotechnologies.

ANDRÉ PRIOU

ARTS

THE DOORS. Ship of Fools. – Steven Jezo-Vannier

Le Mot et le Reste, Marseille, 2017, 480 pages, 27 euros.

Ce nouvel ouvrage sur les Doors, qui évite de succomber à la mystification glamour souvent symptomatique du genre, a de surcroît l’avantage de présenter avec exhaustivité l’échappée sauvage du groupe : depuis la rencontre de Jim Morrison et Ray Manzarek, étudiants en cinéma à l’université de Los Angeles, jusqu’au parcours chateau des trois survivants après le départ du meneur pour Paris, où il mourra, en passant par les premiers concerts turbulents, les tournées, la gloire, les procès et la chute. L’auteur accorde une bonne part à la genèse des compositions et aux enregistrements des albums studio et live, en les replaçant dans le contexte musical et sociétal de l’époque. La «*nef des fous*» dessine ainsi en filigrane une histoire où les monstres de Jérôme Bosch se mêlent aux révolutions psychédéliques et contestataires de 1968, dans un appel répété à la liberté et au rock’n’roll, nous incitant à faire nôtre la prière du poète à la voix hypnotique, aux visions héritières de William Blake et d’Arthur Rimbaud : «*Entre dans le rêve brûlant / Viens avec nous / Tout a éclaté et danse.*»

CLÉMENT BONDU

POÉSIE

ÉLÉGIES DOCUMENTAIRES. – Muriel Pic

Macula, coll. «*Opus incertum*», Paris, 2016, 92 pages, 15 euros.

Des images anciennes trouvées sur un marché aux puces ou un livre d’histoire : Rügen, l’île qui accueillait un camp de vacances nazi ; un kibboutz ; la constellation d’Orion en 1939 ; une double page d’un cahier de Franz Kafka... Ce sont elles qui font le «*lieu*» du livre. Muriel Pic a identifié une mélodie dans ces archives et a choisi la forme du chant – l’élégie – pour, au fil de ses associations, créer un croisement entre poésie et histoire, donner à ressentir l’invention de ce «*documentaire*», entre ces deux temporalités où le poème prend la relève de l’épopée dans une époque qui doute des héros. Elle interpelle d’un côté l’histoire naturelle, le monde des abeilles, et de l’autre l’astronomie, le ciel étoilé, en montrant que la littérature est un mode d’essaimage d’archives, qu’elle rassemble autrement. Les abeilles et les étoiles ne poussent pas le poète à tourner le dos à l’histoire : «*Tourner les pages de l’histoire n’est pas facile, / quand les peuples en soulèvent chaque ligne.*»

EDUARDO JORGE

PORTRAITS

Présence des poètes

«*LE RÊVE est une seconde vie. Je n’ai pu percer sans frémir ces portes d’ivoire ou de corne qui nous séparent du monde invisible.*» Cet extrait d’*Aurélia* fait face à un magnifique portrait de Gérard de Nerval – un poète qui a décidé «*de ne pas baisser la garde, de ne pas être indigne / de ses désirs, de ses utopies, ni de ses combats*» ; l’un des dix-neuf retenus par Ernest Pignon-Ernest et André Velter, précisément parce qu’ils mettaient en cause l’ordre meurtrier du monde : «*ceux de la poésie vécue* (1)», selon le titre de l’ouvrage. Dommage que l’on ne compte aucune femme – peut-être pour le prochain ouvrage ? Car ce n’est pas la première fois que le peintre hors normes et le poète chroniqueur du monde travaillent ensemble. Grâce à sa présentation, Velter donne envie de (re)plonger dans ces poèmes, tandis qu’avec ses crayons Pignon-Ernest aide à comprendre l’intensité des expériences vécues : Arthur Rimbaud «*errant de la ville*», Vladimir Maïakovski «*trop amoureux, trop révolutionnaire et certainement trop génial*», Nazim Hikmet et ses vers si douloureux : «*Et la beauté ? Qu’en fait notre camarade ? / (...) Il n’en fait rien, bien entendu*» ; ou encore Mahmoud Darwich, «*identifié comme personne à la Palestine*»... Des portraits intimes ou affichés sur les murs des



villes comme autant d’interpellations, de colères, de résistances.

MARTINE BULARD.

(1) Ernest Pignon-Ernest et André Velter, *Ceux de la poésie vécue*, Actes Sud, Arles, 2017, 202 pages, 35 euros. Exposition du 8 avril au 4 juin 2017, chapelle du Méjan à Arles.